

UN PEU DE VOCABULAIRE	1
Les mots de la vérité	1
Il faudrait ajouter...	1
[texte] Platon : Apologie de Socrate parole judiciaire et parole en vérité	1
LES THÉORIES DE LA VÉRITÉ	1
Les théories faibles de la vérité	1
Le relativisme	1
Le scepticisme radical	1
La vérité-cohérence	1
Tautologie et contradiction	1
[texte] Wittgenstein : Les propositions de la logique sont des tautologies.	1
Logique et mathématique	1
Vérités de fait et vérités de raison	1
Première approche	1
La vérité-correspondance	1
Le rapport à la réalité	1
[texte] Tarski (Alfred) : « il pleut » est vrai si est seulement s'il pleut.	1
[texte] Aristote : Le vrai et le faux : ni dans les choses ni dans la pensée	1
[texte] Kant : La vérité, dit-on, consiste dans l'accord de la connaissance avec l'objet...	1
Le pragmatisme	1
Définition	1
Habermas	1
UN PLAN THÈSE-ANTITHÈSE-SYNTHÈSE	1
Un plan classique en philosophie	1
LES DEGRÉS DE LA CONNAISSANCE (SPINOZA)	1
Les degrés de la connaissance (Spinoza)	1
CE QUE N'EST PAS LA VÉRITÉ	1
L'erreur	1
[texte] Descartes : Source de l'erreur : disproportion entre la volonté et l'entendement	1
[texte] Descartes : L'erreur comme disproportion entre entendement et volonté	2
Erreur et vérité	2
Le mensonge	2
Débat classique entre Kant et Benjamin Constant	2
[texte] Kant : Argument de E. Kant contre le droit de mentir (début)	2
[texte] Kant : Argument de E. Kant contre le droit de mentir (suite)	2
[texte] Kant : Argument de E. Kant contre le droit de mentir (fin)	2
L'impératif catégorique	3
[texte] Kant : Droit de mentir ?	3
L'argument de Benjamin Constant et la réponse de Kant	3
[texte] Constant (Benjamin) : Nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui	3
[texte] Kant : Argument de B. Constant en faveur du droit de mentir	3
L'illusion	3
Entendement et sens	3
L'illusion comme refuge	3
LES ESPÈCES DE VÉRITÉ	3
La vérité formelle, vérité de raison	3
[texte] Hume : La vérité formelle n'a pas besoin de la réalité	3
[texte] Alain : Soit un cube de bois. Que je le voie ou que...	3
La vérité de fait, d'expérience	4
La vérité de fait, d'expérience	4
Deux complications	4
Passage de la qualité à la quantité	4
La vérité en histoire/sciences humaines	4
Objet doublement média	4
[texte] Pascal : Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité audeçà des Pyrénées, erreur audelà.	4
[texte] Ricœur (Paul) : La bonne subjectivité	4
LA VÉRITÉ CHEZ NIETZSCHE	4

[texte] Nietzsche : La vérité n'est qu'un effet de style	4
[texte] Nietzsche : J'attends toujours qu'un médecin philosophe	4
[texte] Nietzsche : La croyance en la valeur de la vérité	5
[texte] Nietzsche : Ramener quelque chose d'inconnu à quelque chose de connu, cela soulage,...	5
[texte] Nietzsche : Les martyrs	5

PENSER C'EST DIRE NON	5
[texte] Aristote : la philosophie commence avec l'étonnement	5
[texte] Alain : Penser c'est dire non	6
[texte] Bachelard : l'évidence première est souvent suspecte	6
[texte] Bachelard : On connaît contre une expérience antérieure	6
[texte] Bachelard : Bachelard - L'opinion ne pense pas, la science questionne	7
Connaissance et action	4

①

« [17a] Je ne sais, Athéniens, quel effet mes accusateurs ont pu produire sur vous. Pour moi, en les entendant, j'ai failli oublier qui je suis, tant ils ont parlé d'une manière persuasive ; et cependant, à parler franchement, ils n'ont pas dit un seul mot de vrai.

Mais, parmi tous les mensonges qu'ils ont débités, ce qui m'a le plus surpris, c'est lorsqu'ils vous ont recommandé de bien [17b] vous tenir en garde contre mon éloquence ; car, de n'avoir pas craint la honte du démenti que je vais leur donner tout à l'heure, en faisant voir que je ne suis point du tout éloquent, voilà ce qui m'a paru le comble de l'impudence, à moins qu'ils n'appellent éloquent quiconque dit la vérité. Si c'est là ce qu'ils veulent dire, j'avoue alors que je suis un habile orateur, mais non pas à leur manière ; car, encore une fois, ils n'ont pas dit un mot qui soit vrai ; et de ma bouche vous entendrez la vérité toute entière, non pas, il est vrai, Athéniens, dans les discours étudiés, comme ceux de mes adversaires, et brillants de [17c] tous les artifices du langage, mais au contraire dans les termes qui se présenteront à moi les premiers ; en effet, j'ai la confiance que je ne dirai rien qui ne soit juste. Ainsi que personne n'attende de moi autre chose. Vous sentez bien qu'il ne me siérait guère, à mon âge, de paraître devant vous comme un jeune homme qui s'exerce à bien parler. C'est pourquoi la seule grâce que je vous demande, c'est que, si vous m'entendez employer pour ma défense le même langage dont j'ai coutume de me servir dans la place publique, aux comptoirs des banquiers, où vous m'avez souvent entendu, ou partout ailleurs, vous n'en soyez pas surpris, et ne vous emportiez pas contre moi ; car c'est aujourd'hui la première fois de ma vie que je parais devant un tribunal, [17d] à l'âge de plus de soixante-dix ans ; véritablement donc je suis étranger au langage qu'on parle ici. Eh bien ! de même que, si j'étais réellement un étranger, vous me laisseriez parler dans [18a] la langue et à la manière de mon pays, je vous conjure, et, je ne crois pas vous faire une demande injuste, de me laisser maître de la forme de mon discours, bonne ou mauvaise et de considérer seulement, mais avec attention, si ce que je dis est juste ou non : c'est en

cela que consiste toute la vertu du juge ; celle de l'orateur est de dire la vérité.

PLATON
Apologie de Socrate

② Les propositions de la logique sont des tautologies.

WITTGENSTEIN
Tractatus logico philosophicus

③ « il pleut » est vrai si et seulement si il pleut.

TARSKI (ALFRED)

④ Quant à l'être comme vrai et au non être comme faux, ils consistent dans l'union et dans la séparation, et le vrai et le faux réunis se partagent entièrement les contradictoires. (...)

Le faux et le vrai ne sont pas dans les choses, comme si le bien était le vrai et le mal, en lui-même le faux, mais dans la pensée, et en ce qui regarde les natures simples et les essences, le vrai et le faux n'existent pas même dans la pensée.

(...)

Quand donc y a-t-il ou n'y a-t-il pas ce que nous appelons vrai ou faux ? Ce n'est pas parce que nous pensons d'une manière vraie que tu es blanc, que tu es blanc, mais c'est parce que tu es blanc qu'en disant que tu l'es nous disons la vérité.

ARISTOTE
Métaphysique

⑤ La vérité, dit-on, consiste dans l'accord de la connaissance avec l'objet. Selon cette simple définition de mot, ma connaissance doit donc s'accorder avec l'objet pour avoir valeur de vérité. Or le seul moyen que j'ai de comparer l'objet avec ma connaissance c'est que je le connaisse. Ainsi ma connaissance doit se confirmer elle-même, mais c'est bien loin de suffire à la vérité. Car puisque l'objet est hors de moi et que la connaissance est en moi, tout ce que je puis apprécier c'est si ma connaissance de l'objet s'accorde avec ma connaissance de l'objet. Les anciens appelaient diallèle [1] un tel cercle dans la définition. Et effectivement c'est cette faute que les sceptiques n'ont cessé de reprocher aux logiciens ; ils remarquaient qu'il en est de cette définition de la vérité comme d'un homme qui ferait une déposition au tribunal et invoquerait comme témoin quelqu'un que personne ne connaît, mais qui voudrait être cru en affirmant que celui qui l'invoque comme témoin est un honnête homme. Reproche absolument fondé, mais la solution du problème en question est totalement impossible pour tout le monde. En fait la question qui se pose ici est de savoir si, et dans quelle mesure il y a un critère de la vérité certain, universel et pratiquement applicable. Car tel est le sens de la question : *qu'est-ce que la vérité ?*

[1] « diallèle » : mot d'origine grecque utilisé par les logiciens pour désigner un cercle vicieux.

KANT
Logique, AK, IX, 50.

⑥ De tout ceci je reconnais que ni la puissance de vouloir, laquelle j'ai reçue de Dieu, n'est point d'elle-même la cause de mes erreurs, car elle est très ample et très parfaite en son espèce ; ni aussi la puissance d'entendre ou de concevoir : car ne concevant rien que par le moyen de cette puissance que Dieu m'a donnée pour concevoir, sans doute que tout ce que je conçois, je le conçois comme il faut, et il n'est pas possible qu'en cela je me trompe. D'où est-ce donc que naissent mes erreurs ? C'est à savoir, de cela seul que, la volonté étant beaucoup plus ample et plus étendue que l'entendement, je ne la contiens pas dans les mêmes limites, mais que je l'étends aussi aux choses que je n'entends pas.

DESCARTES
Méditations métaphysiques IV, 1641

⑦ Mais, parce que nous savons que l'erreur dépend de notre volonté, et que personne n'a la volonté de se tromper, on s'étonnera peut-être qu'il y ait de l'erreur en nos jugements. Mais il faut remarquer qu'il y a bien de la différence entre vouloir être trompé et vouloir donner son consentement à des opinions qui sont cause que nous nous trompons quelquefois. Car encore qu'il n'y ait personne qui veuille expressément se méprendre, il ne s'en trouve presque pas un qui ne veuille donner son consentement des choses qu'il ne connaît pas distinctement : et même il arrive souvent que c'est le désir de connaître la vérité qui fait que ceux qui ne savent pas l'ordre qu'il faut tenir pour la rechercher manquent de la trouver et se trompent, cause qu'il les incite à précipiter leurs jugements, et prendre des choses pour vraies, desquelles ils n'ont pas assez de connaissance.

DESCARTES
Les principes de la philosophie, 1644, 1ère partie, article 42.

⑧ Le *proton pseudos*(1) gît ici dans cette proposition : dire la vérité n'est un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité.

Remarquons d'abord que l'expression « avoir droit à la vérité » n'a pas de sens. Il faut dire plutôt que l'homme a droit à sa propre véracité (*veracitas*), c'est-à-dire à la vérité subjective dans sa personne. Car avoir objectivement droit à une vérité, signifierait qu'il dépend de notre volonté, comme en général en matière de bien et de tien, de faire qu'une proposition donnée soit vraie ou fausse, ce qui produirait une singulière logique.

Or la première question est de savoir si l'homme, dans les cas où il ne peut éviter de répondre par un oui ou par un non, a le droit de n'être pas véridique ; la seconde, s'il n'est pas obligé de ne pas l'être dans une certaine

déclaration que lui arrache une injuste contrainte, afin d'éviter un crime qui menace sa personne ou celle d'un autre.

(1) L'erreur initiale (ce qui est en jeu ici et critiqué)

KANT

Sur un prétendu droit de mentir par humanité

9 La véracité dans les déclarations que l'on ne peut éviter est le devoir formel de l'homme envers chacun quelque grave inconvénient qu'il en puisse résulter pour lui ou pour un autre ; et quoique, en y en altérant la vérité, je ne commette pas d'injustice envers celui qui me force injustement à les faire, j'en commets cependant une en général dans la plus importante partie du devoir par une semblable altération, et dès lors celle-ci mérite bien le nom de mensonge (quoique les juristes l'entendent dans un autre sens). En effet, je fais en sorte, autant qu'il est en moi, que les déclarations ne trouvent en général aucune créance, et que par conséquent aussi tous les droits, qui sont fondés sur des contrats, s'évanouissent et perdent leur force, ce qui est une injustice faite à l'humanité en général.

Il suffit donc de définir le mensonge une déclaration volontairement fautive faite à un autre homme, et il n'y a pas besoin d'ajouter cette condition, exigée par la définition des juristes, que la déclaration soit nuisible à autrui (*mendacium est falsiloquium in præjudicium alterius*). Car, en rendant inutile la source du droit, elle est toujours nuisible à autrui, sinon à un autre homme, du moins à l'humanité en général. [...]

C'est que la véracité est un devoir qui doit être regardé comme la base de tous les devoirs fondés sur un contrat, et que, si l'on admet la moindre exception dans la loi de ces devoirs, on la rend chancelante et inutile.

C'est donc un ordre sacré de la raison, un ordre qui n'admet pas de condition, et qu'aucun inconvénient ne saurait restreindre, que celui qui nous prescrit d'être véridiques (loyaux) dans toutes nos déclarations.

KANT

Sur un prétendu droit de mentir par humanité

10 Le mensonge généreux, dont il est ici question, peut d'ailleurs, par un effet du hasard (*casus*), devenir punissable aux yeux des lois civiles. Or ce qui n'échappe à la pénalité que par l'effet du hasard peut aussi être jugé une injustice d'après des lois extérieures. Avez-vous arrêté par un mensonge quelqu'un qui méditait alors un meurtre, vous êtes juridiquement responsable de toutes les conséquences qui pourront en résulter ; mais êtes-vous resté dans la stricte vérité, la justice publique ne saurait s'en prendre à vous, quelles que puissent être les conséquences imprévues qui en résultent. Il est possible qu'après que vous avez loyalement répondu oui au meurtrier qui vous demandait si son ennemi était dans la maison, celui-ci en sorte inaperçu et échappe ainsi aux mains de l'assassin, de telle sorte que le crime n'ait pas lieu ; mais, si vous avez menti en disant qu'il n'était pas

à la maison et qu'étant réellement sorti (à votre insu) il soit rencontré par le meurtrier, qui commette son crime sur lui, alors vous pouvez être justement accusé d'avoir causé sa mort. En effet, si vous aviez dit la vérité, comme vous la saviez, peut-être le meurtrier, en cherchant son ennemi dans la maison, eût-il été saisi par des voisins accourus à temps, et le crime n'aurait-il pas eu lieu. Celui donc qui ment, quelque généreuse que puisse être son intention, doit, même devant le tribunal civil, encourir la responsabilité de son mensonge et porter la peine des conséquences, si imprévues qu'elles puissent être. C'est que la véracité est un devoir qui doit être regardé comme la base de tous les devoirs fondés sur un contrat, et que, si l'on admet la moindre exception dans la loi de ces devoirs, on la rend chancelante et inutile.

KANT

Sur un prétendu droit de mentir par humanité

11

Après tout, en ce qui concerne la réponse à cette question, si une promesse trompeuse est conforme au devoir, le moyen de m'instruire le plus rapide, tout en étant infaillible, c'est de me demander à moi-même : accepterais-je bien avec satisfaction que ma maxime (de me tirer d'embarras par une fausse promesse) dût valoir comme une loi universelle (aussi bien pour moi que pour les autres) ? Et pourrais-je bien me dire : tout homme peut faire une fausse promesse quand il se trouve dans l'embarras et qu'il n'a pas d'autre moyen d'en sortir ? Je m'aperçois bientôt ainsi que si je peux bien vouloir le mensonge, je ne peux en aucune manière vouloir une loi universelle qui commanderait de mentir ; en effet, selon une telle loi, il n'y aurait plus à proprement parler de promesse, car il serait vain de déclarer ma volonté concernant mes actions futures à d'autres hommes qui ne croiraient point à cette déclaration ou qui, s'ils y ajoutaient foi étourdiment, me payeraient exactement de la même monnaie : de telle sorte que ma maxime, du moment qu'elle serait érigée en loi universelle, se détruirait elle-même nécessairement.

KANT

Fondements de la métaphysique des mœurs, 1785.

12

Dire la vérité est un devoir. Qu'est-ce qu'un devoir ? L'idée de devoir est inséparable de celle de droits : un devoir est ce qui, dans un être, correspond aux droits d'un autre. Là où il n'y a pas de droits, il n'y a pas de devoirs. Dire la vérité n'est donc un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. Or nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui.

CONSTANT (BENJAMIN)

La France, année 1797, sixième partie n 1, *des réactions politiques*, p. 123

13

Dans le recueil *La France*, année 1797, sixième partie n 1 : *des réactions politiques*, par Benjamin Constant, on lit ce qui suit, p. 123 :

« Le principe moral que dire la vérité est un devoir, s'il était pris d'une manière absolue et isolée, rendrait toute société impossible. Nous en avons la preuve dans les conséquences directes qu'a tirées de ce premier principe un philosophe allemand, qui va jusqu'à prétendre qu'envers des assassins qui vous demanderaient si votre ami qu'ils poursuivent n'est pas réfugié dans votre maison, le mensonge serait un crime. »

Le philosophe français réfute ce principe de la manière suivante, p. 124. Dire la vérité est un devoir. Qu'est-ce qu'un devoir ? L'idée de devoir est inséparable de celle de droits : un devoir est ce qui, dans un être, correspond aux droits d'un autre. Là où il n'y a pas de droits, il n'y a pas de devoirs. Dire la vérité n'est donc un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. Or nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui.

KANT

Sur un prétendu droit de mentir par humanité

14 Le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés, cette proposition exprime une relation entre ces figures. Trois fois cinq est égal à la moitié de trente exprime une relation entre ces nombres. Les propositions de ce genre, on peut les découvrir par la seule opération de la pensée, sans dépendre de rien de ce qui existe dans l'univers. Même s'il n'y avait jamais eu de cercle ou de carré dans la nature, les vérités démontrées par Euclide conserveraient pour toujours leur certitude et leur évidence.

Les faits, qui sont les seconds objets de la raison humaine, on ne les établit pas de la même manière ; et l'évidence de leur vérité, aussi grande qu'elle soit, n'est pas d'une nature semblable à la précédente. Le contraire d'un fait quelconque est toujours possible, car il n'implique pas contradiction et l'esprit le conçoit aussi facilement et aussi distinctement que s'il concordait pleinement avec la réalité. Le soleil ne se lèvera pas demain, cette proposition n'est pas moins intelligible et elle n'implique pas plus la contradiction que l'affirmation : il se lèvera. Nous tenterions donc en vain d'en démontrer la fausseté. Si elle était démonstrativement fausse, elle impliquerait contradiction et l'esprit ne pourrait jamais la concevoir distinctement.

C'est donc peut être un sujet digne d'éveiller la curiosité que de rechercher quelle est la nature de cette évidence qui nous assure de la réalité d'une existence et d'un fait au-delà du témoignage actuel des sens ou des rapports de notre mémoire

HUME

Traité de la nature humaine

15 Soit un cube de bois. Que je le voie ou que je le touche, on peut dire que j'en prends une vue, ou que je le saisis par un côté. Il y a des milliers d'aspects différents d'un même cube pour les yeux, et aucun n'est cube. Il n'y a point de centre d'où je puisse voir le cube en sa vérité.

Mais le discours permet de construire le cube en sa vérité, d'où j'explique ensuite aisément toutes ces apparences, et même je prouve qu'elles devaient apparaître comme elles font (...). Retenons l'exemple facile du cube, de ce cube que nul œil n'a vu et ne verra jamais comme il est, mais par qui seulement l'œil peut voir un cube, c'est-à-dire le reconnaître sous ses diverses apparences. Et disons encore que, si je vois un cube, et si je comprends ce que je vois, il n'y a pas ici deux mondes, ni deux vies ; mais c'est un seul monde et une seule vie. Le vrai cube n'est ni loin ni près ni ailleurs ; mais c'est lui qui a toujours fait que ce monde visible est vrai et fut toujours vrai.

ALAIN

Éléments de philosophie, pp. 28, 29, 51 et 61

16

Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité au-delà des Pyrénées, erreur au-delà.

PASCAL

Pensées, Brunschvicg 294

17

Nous attendons de l'histoire une certaine objectivité, l'objectivité qui lui convient : c'est de là que nous devons partir et non de l'autre terme. Or qu'attendons-nous sous ce titre ? L'objectivité ici doit être prise en son sens épistémologique strict : est objectif ce que la pensée méthodique a élaboré, mis en ordre, compris et ce qu'elle peut ainsi faire comprendre. Cela est vrai des sciences physiques, des sciences biologiques ; cela est vrai aussi de l'histoire. Nous attendons par conséquent de l'histoire qu'elle fasse accéder le passé des sociétés humaines à cette dignité de l'objectivité. Cela ne veut pas dire que cette objectivité soit celle de la physique ou de la biologie : il y a autant de niveaux d'objectivité qu'il y a de comportements méthodiques. Nous attendons donc que l'histoire ajoute une nouvelle province à l'empire varié de l'objectivité.

Cette attente en implique une autre : nous attendons de l'historien une certaine qualité de subjectivité, non pas une subjectivité quelconque, mais une subjectivité qui soit précisément appropriée à l'objectivité qui convient à l'histoire. Il s'agit donc d'une subjectivité impliquée, impliquée par l'objectivité attendue. Nous pressentons par conséquent qu'il y a une bonne et une mauvaise subjectivité, et nous attendons un départage de la bonne et de la mauvaise subjectivité, par l'exercice même du métier d'historien.

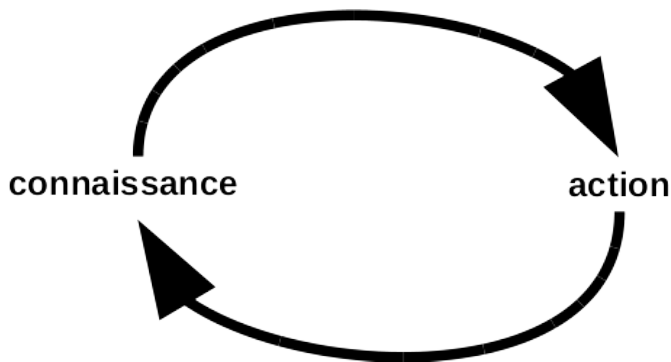
Ce n'est pas tout : sous le titre de subjectivité nous attendons quelque chose de plus grave que la bonne subjectivité de l'historien ; nous attendons que l'histoire soit une histoire des hommes et que cette histoire des hommes aide le lecteur, instruit par l'histoire des historiens, à édifier une subjectivité de haut rang, la subjectivité non seulement de moi-même, mais de l'homme.

Mais cet intérêt, cette attente d'un passage - par l'histoire - de moi à l'homme, n'est plus exactement

épistémologique, mais proprement philosophique : car c'est bien une subjectivité de réflexion que nous attendons de la lecture et de la méditation des œuvres d'historien ; cet intérêt ne concerne déjà plus l'historien qui écrit l'histoire, mais le lecteur - singulièrement le lecteur philosophique -, le lecteur en qui s'achève tout livre, toute œuvre, à ses risques et périls. Tel sera notre parcours : de l'objectivité de l'histoire à la subjectivité de l'historien ; de l'une et de l'autre à la subjectivité philosophique (pour employer un terme neutre qui ne préjuge pas de l'analyse ultérieure).

RICŒUR (PAUL)

Histoire et Vérité, éd. du Seuil, pp. 23-24



Connaissance et action

18 Qu'est-ce donc que la vérité ? Une armée mobile de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphisme, bref une somme de corrélations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement amplifiées, enjolivées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple stables, canoniques et obligatoires : **les vérités sont des illusions dont a oublié qu'elles le sont**, des métaphores qui ont été usées et vidées de leur force sensible, des pièces de monnaie dont l'effigie s'est effacée et qui ne comptent plus comme monnaie mais comme métal. Nous ne savons toujours pas d'où vient l'instinct de vérité ; car jusqu'ici nous n'avons entendu parler que du devoir imposé par la société pour exister - être véridique, c'est-à-dire employer les métaphores usuelles -, et donc, moralement parlant, du devoir de mentir en suivant une solide convention, de mentir avec le troupeau dans un style obligatoire pour tous. Certes l'homme oublie que tel est son lot ; **il ment donc inconsciemment de la manière désignée ci-dessus et selon un habitus séculaire ; et précisément à travers cette inconscience, précisément à travers cet oubli, il arrive au sentiment de la vérité.**

NIETZSCHE

Vérité et mensonge au sens extra-moral

19 Chaque philosophie qui met la paix au dessus de la guerre, chaque éthique avec une conception négative du concept de bonheur, chaque métaphysique et physique qui connaît un point final, un état final de quelque nature que ce soit, chaque exigence principalement esthétique

ou religieuse d'un en-marge, d'un au-delà, d'un en-dehors, d'un au-dessus, autorise à se demander si ce n'est pas la maladie qui a inspiré le philosophe. Le déguisement inconscient des besoins physiologiques sous le manteau de l'objectif, de l'idéal, du purement spirituel s'étend loin jusqu'à l'épouvante, - et bien souvent je me suis demandé si, en fin de compte, la philosophie jusqu'alors n'avait pas été qu'une interprétation du corps et un malentendu du corps. Derrière les plus hauts jugements de valeur par lesquels l'histoire de la pensée a été menée jusqu'ici, gisent dissimulés des malentendus sur la texture corporelle, soit de l'individu, soit des états ou des races entières. Il faut dans un premier temps toujours prendre toutes les folies de la métaphysique, en particulier ses réponses à la question de la valeur de l'existence, comme les symptômes de corps bien précis ; et si ces approbations du monde ou négations du monde en bloc, mesurées scientifiquement, ne contiennent pas une graine de signification, en revanche elles donnent à l'historien et au psychologue des indices d'autant plus valables qu'ils sont des symptômes, comme déjà dit, du corps, de ce qui lui réussit et de ce qu'il manque, de sa plénitude, de sa puissance, de sa domination de soi dans l'histoire, ou bien au contraire de ses scrupules, de ses épuisements, de ses appauvrissements, de son pressentiment de la fin, de sa volonté de fin. J'attends toujours qu'un médecin philosophique dans le sens extraordinaire du terme - un homme tel qu'il puisse s'occuper de la santé d'ensemble du peuple, de l'époque, de la race, de l'humanité - aie le courage de promouvoir jusqu'à son terme mon soupçon et d'oser cette phrase : **dans toute la philosophie il s'est agi jusqu'ici non pas de vérité, mais de quelque chose d'autre, disons de santé, avenir, croissance, puissance, vie...**

NIETZSCHE

Préface à la seconde édition du *Gai Savoir*, §2

20 A force de devoir désigner une chose comme « rouge », une autre comme « froide », une troisième comme « muette », s'éveille une proportion morale à la vérité : de l'opposition au menteur, à qui personne ne fait confiance, que tous excluent, l'homme tire pour lui-même la démonstration du caractère respectable, rassurant et utile de la vérité. Il place maintenant son action en tant qu'être « raisonnable » sous la domination des abstractions ; il ne souffre plus de se laisser emporter par les impressions soudaines, par les intuitions ; il invente de généraliser toutes ces impressions en des concepts plus pâles et plus froids, afin d'y accrocher le wagon de la vie et de son action. **Tout ce qui distingue l'homme de l'animal dépend de cette capacité à subtiliser en un schéma les métaphores intuitives, donc à dissoudre une image dans un concept.** Dans le domaine des ces schémas quelque chose en effet est possible qui ne pourrait jamais réussir au milieu des premières impressions intuitives : édifier un ordre pyramidal selon des castes et des grades, créer un monde nouveau de lois, de

privèges, de subordinations, de dèlimitations, qui fait face dèsdormais à l'autre monde, intuitif, des premières impressions comme ètant ce qu'il y a de plus stable, de plus gènèral, de mieux connu, de plus humain, et donc en tant qu'instance règulatrice et impèrative.

NIETZSCHE

21 **Ramener quelque chose d'inconnu à quelque chose de connu, cela soulage, rassure, satisfait, et procure en outre un sentiment de puissance.** Avec l'inconnu, c'est le danger, l'inquiètude, le souci qui apparaissent – le premier mouvement instinctif vise à èliminer ces pénibles dispositions. **Premier principe : n'importe quelle explication vaut mieux que pas d'explication du tout.** Comme au fond il ne s'agit que d'un dèsir de se dèbarrasser d'explications angoissantes, on ne se montre pas très exigeant sur les moyens de les chasser : la première idée par laquelle l'inconnu se révèle connu fait tant de bien qu'on la « tient pour vraie ». **La preuve du plaisir (ou de l'efficacitè) comme critère de la vérité...** Ainsi, l'instinct de causalitè est provoqué et excitè par le sentiment de crainte. **Aussi souvent que possible le « pourquoi ? » ne doit pas tant donner la cause pour elle-même qu'une certaine sorte de cause : une cause rassurante, qui délivre et soulage.**

NIETZSCHE

Le crépuscule des idoles, p 150.

22 Que des martyrs prouvent quelque chose quant à la vérité d'une cause, cela est si peu vrai que je veux montrer qu'aucun martyr n'eut jamais le moindre rapport avec la vérité. Dans la façon qu'à un martyr de jeter sa certitude à la face de l'univers s'exprime un si bas degré d'honnèteté intellectuelle, une telle fermeture d'esprit devant la question de la vérité, que cela ne vaut jamais la peine qu'on le réfute. La vérité n'est pas une chose que l'un possèderait et l'autre non (...). Plus on s'avance dans les choses de l'esprit, et plus la modestie, l'absence de prétentions sur ce point deviennent grandes : ètre compétent dans trois ou quatre domaines, avouer pour le reste son ignorance (...). Les martyrs furent un grand malheur dans l'histoire : ils sèduisirent. Dèduire qu'une cause pour laquelle un homme accepte la mort doit bien avoir quelque chose pour elle – cette logique fut un frein inouï pour l'examen, l'esprit critique, la prudence intellectuelle. Les martyrs ont porté atteinte à la vérité. Il suffit encore aujourd'hui d'une certaine cruauté dans la persécution pour donner à une secte sans aucun intèrèt une bonne réputation. Comment ? Que l'on donne sa vie pour une cause, cela change-t-il quelque chose à sa valeur ? Ce fut précisément l'universelle stupiditè historique de tous les persècuteurs qui donnèrent à la cause adverse l'apparence de la dignitè.

NIETZSCHE
L'antèchrist

23

Ce fut l'étonnement qui poussa les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au dèbut, ce furent les difficultès les plus apparentes qui les frappèrent, puis, s'avancant ainsi peu à peu, ils cherchèrent à rèsoudre des problèmès plus importants, tels les phénomènès de la Lune, ceux du Soleil et des ètoiles, enfin la genèse de l'univers. Apercevoir une difficultè et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (et c'est pourquoi aimer les mythes est, en quelque manière se montrer philosophe, car le mythe est composé de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut pour èchapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, il est clair qu'ils poursuivaient la science en vue de connaître et non pour une fin utilitaire. Ce qui s'est passé en réalité en fournit la preuve : presque tous les arts qui s'appliquent aux nécessitès, et ceux qui s'intèressent au bien-ètè et à l'agrèment de la vie, ètaient dèjà connus, quand on commença à rechercher une discipline de ce genre. Il est donc évident que nous n'avons en vue, dans la philosophie, aucun intèrèt ètranger. Mais, de même que nous appelons homme libre celui qui est à lui-même sa fin et n'existe pas pour un autre, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit libre, car seule elle est à elle-même sa propre fin.

ARISTOTE

Mètaphysique A, 2, 982 b 10, trad. J. Tricot, Vrin.

24 Penser, c'est dire non. Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire le réveil secoue la tête et dit non. Non à quoi ? Au monde, au tyran, au prêcheur ? Ce n'est que l'apparence. En tous ces cas-là, c'est à elle-même que la pensée dit non. Elle rompt l'heureux acquiescement. Elle se prépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même. Il n'y a pas au monde d'autre combat. Ce qui fait que le monde me trompe par ses perspectives, ses brouillards, ses chocs dètournés, c'est que je consens, c'est que je ne cherche pas autre chose. Et ce qui fait que le tyran est maître de moi, c'est que je respecte au lieu d'examiner. Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence. C'est par croire que les hommes sont esclaves. Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit.

Qui croit seulement ne sait même plus ce qu'il croit. Qui se contente de sa pensée ne pense plus rien. Je le dis aussi bien pour les choses qui nous entourent. Qu'est-ce que je vois en ouvrant les yeux ? Qu'est-ce que je verrais si je devais tout croire ? En vérité une sorte de bariolage, et comme une tapisserie incompréhensible. Mais c'est en m'interrogeant sur chaque chose que je la vois. Ce guetteur qui tient sa main en abat-jour, c'est un homme qui dit non. Ceux qui ètaient aux observatoires de guerre pendant de longs jours ont appris à voir, toujours par dire non. Et les astronomes ont, de siècle en siècle, toujours reculè de nous la lune, le soleil et les ètoiles, par dire non. Remarquez que dans la première présentation de toute l'existence, tout ètait vrai ; cette

30 présence du monde ne trompe jamais. Le soleil ne paraît pas plus grand que la lune ; aussi ne doit-il pas paraître autre, d'après sa distance et d'après sa grandeur. Et le soleil se lève à l'est pour l'astronome aussi ; c'est qu'il doit paraître ainsi par le mouvement de la terre dont nous sommes les passagers. Mais aussi c'est notre affaire de remettre chaque chose à sa place et à sa distance. C'est donc bien à moi-même que je dis non.

Toute religion est vraie, de la même manière que le premier aspect du monde est vrai. Mais cela ne m'avance guère. Il faut que je dise non aux signes ; il n'y a pas d'autre moyen de les comprendre. Mais toujours se frotter les yeux et scruter le signe, c'est cela même qui est veiller et penser. Sévère règle de nos pensées, plutôt soupçonnée que connue jusqu'à Descartes, car les Anciens laissaient aller le monde et la guerre par peur d'autoriser trop de négations. Il fallait réfléchir sur la conscience même : « Je pense », comme fit Descartes. Alors parut le doute, attaché comme une ombre à toutes nos pensées. La simple foi n'en était pas diminuée ; bien au contraire ; car c'est par le doute qu'il y a un arrière-plan de l'apparence. Autrement c'est dormir. Si décidé que l'on soit à tout croire, il est pourtant vrai que Jésus est autre chose que cet enfant dans la crèche. Il faut percer l'apparence. Le Pape lui-même la perce, en chacune de ses prières. Autrement serait-ce prière ? Non point, mais sommeil de vieil homme. Derrière le signe il y a la théologie. Mais la théologie, si elle n'est que signe, qu'est-elle ? Et qu'y a-t-il derrière la théologie ? Il faut comprendre, ce qui est toujours dire non. Non, tu n'es pas ce que tu sembles être. Comme l'astronome dit au soleil ; comme dit n'importe quel homme aux images renversées dans l'eau. Et qu'est-ce que scrupule, si ce n'est dire non à ce qu'on croit ? L'examen de conscience est à dire non à soi couché. Ce que je crois ne suffit jamais, et l'incrédulité est de foi stricte. « Prends ton lit et marche ».

ALAIN

Propos sur la religion LXIV

25 L'évidence première n'est pas une vérité fondamentale. En fait, l'objectivité scientifique n'est possible que si l'on a d'abord rompu avec l'objet immédiat, si l'on a refusé la séduction du premier choix, si l'on a arrêté ou contredit les pensées qui naissent de la première observation. Toute objectivité, dûment vérifiée, dément le premier contact avec l'objet. Elle doit d'abord tout critiquer : la sensation, le sens commun, la pratique même la plus constante, l'étymologie enfin, car le verbe, qui est fait pour chanter et séduire, rencontre rarement la pensée. Loin de s'émerveiller, la pensée objective doit ironiser. Sans cette vigilance malveillante, nous ne prendrons jamais vraiment une attitude objective. S'il s'agit d'examiner des hommes, des égaux, des frères, la sympathie est le fond de la méthode. Mais devant ce monde inerte qui ne souffre d'aucune de nos peines et que n'exalte aucune de nos joies, nous devons arrêter

toutes les expansions, nous devons brimer notre personne. Les axes de la poésie et de la science sont d'abord inverses. Tout ce que peut penser espérer la philosophie, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires, de les unir comme deux contraires bien faits.

BACHELARD

26

« On a dit souvent qu'une hypothèse scientifique qui ne peut se heurter à aucune contradiction n'est pas loin d'être une hypothèse inutile. De même, une expérience qui ne rectifie aucune erreur, qui est platement vraie, sans débat, à quoi sert-elle ? Une expérience scientifique est alors une expérience qui contredit l'expérience commune. D'ailleurs, l'expérience immédiate et usuelle garde toujours une sorte de caractère tautologique, elle se développe dans le règne des mots et des définitions ; elle manque précisément de cette perspective d'erreurs rectifiées qui caractérise, à notre avis, la pensée scientifique. (...) Quand on cherche les conditions psychologiques des progrès de la science, on arrive bientôt à cette conviction que c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique. Et il ne s'agit pas de considérer des obstacles externes, comme la complexité et la fugacité des phénomènes, ni d'incriminer la faiblesse des sens et de l'esprit humain : c'est dans l'acte même de connaître, intimement, qu'apparaissent, par une sorte de nécessité fonctionnelle, des lenteurs et des troubles. C'est là que nous montrerons des causes de stagnation et même de régression, c'est là que nous décèlerons des causes d'inertie que nous appellerons des obstacles épistémologiques. La connaissance du réel est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres. Elle n'est jamais immédiate et pleine. Les révélations du réel sont toujours récurrentes. Le réel n'est jamais » ce qu'on pourrait croire » mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser. La pensée empirique est claire, après coup, quand l'appareil des raisons a été mis au point. En revenant sur un passé d'erreurs, on trouve la vérité en un véritable repentir intellectuel. En fait, on connaît contre une connaissance antérieure, en détruisant des connaissances mal faites, en surmontant ce qui, dans l'esprit même, fait obstacle à la spiritualisation ».

BACHELARD

La Formation de l'esprit scientifique, Vrin 1970

27

La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une

connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.

BACHELARD

La Formation de l'esprit scientifique, Vrin 1970